

***La Quinzaine littéraire*, 16 - 30 novembre 1974, n° 198, p. 3 et 5.**

Maurice Nadeau : «Malraux devant sa propre mort».

Il va devenir difficile de ne pas se perdre dans l'œuvre d'André Malraux. Voici *Les Voix du silence* repris, avec *L'Irréel*¹, sur de nouvelles bases, tandis que s'efface de plus en plus la frontière entre mémoires et œuvres de fiction. Ce *Lazare* relève d'une nouvelle entreprise en cours : *Le Miroir des limbes*, dont les *Antimémoires*, nous apprend l'auteur, figuraient le premier tome, alors qu'il est formé au moins pour moitié d'épisodes des *Noyers de l'Altenburg*, lequel était présenté en 1948 comme le premier tome d'un «roman» : *La Lutte avec l'Ange* dont la suite avait été «détruite par la Gestapo». Malraux promettait de reprendre dès le début une entreprise romanesque qui a donc été abandonnée au profit d'une «suite» plus ou moins autobiographique. On ne peut que souhaiter bon courage aux futurs exégètes de son œuvre. Ses lecteurs habituels, sans doute sensibles à celle-ci, mais davantage fascinés peut-être par une personnalité hors du commun, ne verront aucun inconvénient à cette redistribution des cartes.

Lazare n'est pas la simple reprise, sous une autre forme, des *Noyers de l'Altenburg*. De cet ouvrage, publié d'abord en Suisse pendant la guerre, l'auteur a laissé tomber l'histoire des fameux colloques qui réunissaient sur le mont Sainte-Odile des intellectuels gorgés de nietzschéisme alors que se mettaient en place les acteurs de la Première Guerre mondiale, et il est vrai que leurs discussions à propos de l'Homme et de l'Histoire n'auraient plus grand sens aujourd'hui. En revanche, les propos des prisonniers français de 1941 près de Chartres complètent sans dommage ceux de soldats allemands sur la Vistule en 1916, et si l'auteur réimprime à peu près tel quel le morceau anthologique des *Noyers* : l'emploi pour la première fois, sur le front russe, par les Allemands, des gaz asphyxiants, «c'est parce qu'il cherche la région cruciale de l'âme, où le Mal absolu s'oppose à la fraternité». On se souvient que les combattants allemands n'avaient pu laisser succomber à l'effet des gaz leurs ennemis et s'étaient précipités dans les tranchées russes pour prendre chacun sur son dos le camarade d'en

¹ Premier volume paru de *La Métamorphose des dieux*, album abondamment illustré, noir et couleurs, 360 p., Gallimard.

face et le sauver d'une mort atroce («Non, l'homme n'est pas fait pour être moisi»). Cet extraordinaire épisode avait donné lieu à un extraordinaire récit dont la force d'impact, trente ans après, bouleverse encore. Dans une œuvre qui ne résistera peut-être pas tout entière au temps, c'est ici qu'on ira chercher le grand Malraux.

Ce qui fait de *Lazare* un «nouveau livre» c'est qu'il est issu d'une récente et dramatique expérience. On sait que n'ont pas manqué à l'auteur les occasions de mourir et que, en particulier à Gramat durant la Résistance, il faillit devenir victime d'un peloton d'exécution. Des situations les plus tragiques pour sa vie, il s'était toujours tiré par un étrange sentiment de son invulnérabilité. Désormais, ce n'est plus de face qu'il doit affronter la mort : elle s'insinue en lui sous forme d'une maladie grave, une atteinte des centres nerveux, et s'il n'est pas exclu qu'il en guérisse (le processus, lui dit le médecin, n'est pas irréversible), il peut plus probablement en mourir ou demeurer à jamais paralysé. Il se fait hospitaliser à la Salpêtrière et, dans une attente pire que celle du camp de prisonniers de 1941, écrire lui paraît «le seul moyen de continuer à vivre».

Un film prodigieux

Nous assistons alors au déroulement, apparemment chaotique mais supérieurement ordonné, d'un film prodigieux : celui des événements d'une vie qui mettaient tous en cause une conception de l'Homme et de son destin, posaient l'obsédante question du sens de la vie et du pourquoi de la mort. Ces événements défilent en images rapides mais suggestives, dans le désordre des souvenirs évoqués selon la ligne d'une même interrogation : cette vie qui nous est donnée, que nous avons la liberté de «jouer» en la risquant, est-il possible de la rendre «intelligible»? Dans l'état où se trouve l'auteur, parmi les bruits familiers ou insolites de l'hôpital, les montées de fièvre et les pertes de conscience, les somnolences qui laissent les images envahir le cerveau, mais sans qu'en général soit perçue une vraie souffrance physique, la réflexion solitaire se déploie et revêt un caractère d'urgence que n'accompagnaient pas toujours les événements autrefois vécus. Le médecin traitant, une des sommités actuelles de la psychiatrie, nourrit pour sa part cette réflexion au cours de dialogues dignes de ceux de l'Altenburg. Il y va non de la mort ou de la guérison d'un individu

exceptionnel : André Malraux, mais de la réponse qu'ont donnée les civilisations successives au pourquoi de la mort, réponse pour laquelle elles semblent avoir été créées. Si tout vivant devient cadavre, seul l'homme est hanté par cette évidence incontournable : «*Je serai ceci*», et alors qu'entre le «je» et le «ceci» n'existe aucune commune mesure. «La force du cadavre» se fonde sur cette métamorphose incompréhensible.

Les moments forts de cette réflexion, nous les connaissons par la lecture des ouvrages précédents de l'auteur. Loin cependant est le temps où Malraux définissait l'Homme par «ce qu'il fait» et voyait dans l'Histoire la vertu de transformer «l'aventure humaine» en «destin». Les hommes d'action, fussent-ils grands, ont moins transformé la condition humaine que des figures semi-mythiques : le Christ, Bouddha, Mahomet, qui ont rassemblé des peuples entiers autour de la promesse d'un bonheur futur qui ordonnait la vie de chacun. Nous ne croyons plus aux explications du monde données par les religions. Au moins avaient-elles le mérite de rendre le monde intelligible et de pourvoir la vie du croyant d'une signification qui dépassait sa propre existence. Les sociétés et les époques qui ont proposé à l'homme «un type exemplaire : saint, chevalier, caballero, gentleman, bolchevik» se mouvaient dans la fiction. Elles se préoccupaient du moins de la «formation de l'Homme». Les temps que nous vivons, voués à la science, n'ont plus cette ambition : «Si la science change la terre, elle ne change pas l'homme.» Déjà, un des participants aux colloques de l'Altenburg opérait la distinction entre les grands hommes : Lénine, Napoléon ou Goethe, et les «chamans» : Trotski, Hölderlin, Dostoïevski ou Poe, entre ceux qui «croyaient trop aux choses» et ceux qui ont proposé à l'homme une image de lui-même vers laquelle il devait tendre. En portant le fer et le feu dans un univers mythique dont l'homme ne peut se passer, la science vide celui-ci de tout espoir, ne lui offre que le non-sens de son propre cadavre. A supposer que, voué à la vérité, il «croie» à la science, celle-ci reporte dans un futur imprévisible l'explication globale. Comment vivre, aujourd'hui, dans cet avenir ?

Le médecin, en paraissant contredire Malraux, apporte de l'eau à son moulin. La pratique médicale et son expérience l'ont conduit à cette constatation : ceux qui supportent le moins difficilement la maladie et la souffrance, ceux qui envisagent avec

le moins de terreur l'obligé «passage» sont les croyants, quelle que soit leur foi. Sont le moins assurés de guérir ceux qu'habite le doute : «*Toujours superficiel..., tout ce qu'il tire avec lui nourrit l'angoisse : incertitude, scepticisme, remise à plus tard.*» Les religions ont su rendre «le cadavre léger en face des dieux». Il est devenu encombrant. Quand «il répond au scepticisme... il devient une espèce de sarcasme». A des vies dérisoires un terme dérisoire.

Quelle solution pour l'athée qui a seulement mis sa foi en l'Homme ? Elle apparaît à Malraux comme elle lui est apparue en tant de circonstances tragiques de sa vie : en Espagne, durant la Résistance, et comme en ont donné un exemple saisissant les combattants de la Vistule en 1916. Plus fort que le sentiment de l'existence individuelle, celui, inexplicable, d'appartenir à une espèce qui, affrontée au malheur, serre les coudes, se sent solidaire : la fraternité. C'est elle qui, dans un épisode inventé de *La Condition humaine* conduit Katow, avant qu'il soit jeté dans le foyer de la locomotive, à déposer dans la main de Kyo qu'il étreint le cyanure qui les fera mourir ensemble. «*Aussi obscure que l'amour, étrangère comme lui aux bons sentiments, aux devoirs... état de grâce*», elle fait taire «le langage du corps». Pour peu que l'agnostique «éprouve» l'impensable avec la force de la foi», elle constitue son ultime et unique recours.

Jamais Malraux n'avait formulé avec tant de gravité et de conviction ce qui émane, livre après livre, de son œuvre entière. Jamais il ne s'était plus approché, par un magistral maniement des mots, de ce qui se tient au-delà des mots et qu'il n'a pas toujours communiqué à ses lecteurs avec cette simplicité, ce dépouillement, ce don de l'image, ces raccourcis foudroyants. Lazare est ressuscité d'entre les morts. Le récit de son voyage vaut, quoi qu'on en pense, d'être écouté.